

XAVIER  
MAUDUIT



# L'HOMME QUI VOULAIT TOUT



NAPOLÉON,  
LE FASTE ET LA PROPAGANDE

autrement

# L'HOMME QUI VOULAIT TOUT



Tout au long de son ascension et de son règne, Napoléon excelle dans l'art de forger sa propre légende. Il fait évoluer son nom – le corse Buonaparte devient le général Bonaparte, Napoléon, l'Aigle – à mesure qu'il gravit les échelons du pouvoir. Il manie avec adresse le faste et la propagande pour asseoir son image.

Deux cents ans après la disparition de l'Empereur, Xavier Mauduit confronte son analyse d'historien à une iconographie tantôt diabolisante, tantôt hagiographique. À travers de nombreux documents en couleurs, nous découvrons plusieurs Napoléon qui cohabitent et qui se croisent : celui de la propagande impériale, l'homme qui dicte ses mémoires à Sainte-Hélène, le Napoléon tyran ou encore celui fantasmé par ses admirateurs. Tous sont des figures qui diffèrent et se complètent. Ce livre passionnant retrace ainsi l'histoire d'une fascination nationale qui se construit, dénouant les doutes, les controverses, et célébrant brillamment l'art tout napoléonien d'édifier son propre mythe.

**Xavier Mauduit**, agrégé et docteur en histoire, est l'auteur de nombreux ouvrages sur Napoléon. Il anime l'émission radiophonique *Le Cours de l'histoire* sur France Culture et participe à l'émission télévisée *28 minutes* sur Arte.

autrement

L'homme qui voulait tout

Collection **Vies parallèles** dirigée par Olivier Coquard

© Éditions Autrement, Paris, 2015, pour la première édition.

© Autrement, un département des Éditions Flammarion, 2021,  
pour la présente édition.

ISBN : 978-2-7467-6077-6

Tous droits réservés. Aucun extrait de cet ouvrage ne peut être reproduit,  
sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation expresse de l'éditeur  
et du propriétaire, les Éditions Autrement.

Xavier MAUDUIT

# L'homme qui voulait tout

Napoléon, le faste et la propagande

**Collection « Vies parallèles »**

Éditions Autrement



## Introduction

« Napoléon mon cul » n'était évidemment pas la réponse attendue. L'oncle Gabriel pensait pourtant épater sa nièce, la jeune Zazie, en lui proposant une visite des Invalides : « Zazie, déclare Gabriel en prenant un air majestueux trouvé sans peine dans son répertoire, si ça te plaît de voir vraiment les Invalides et le tombeau véritable du vrai Napoléon, je t'y conduirai ». Hélas, Zazie ne partage pas l'admiration de son oncle pour le grand homme : « Il m'intéresse pas du tout, cet enflé, avec son chapeau à la con<sup>1</sup> ». Bien entendu, ce que Zazie veut voir, c'est le métro. Pourtant, pauvre enfant, le réseau en grande partie souterrain de la Régie Autonome des Transports Parisiens est envahi des reflets de l'épopée impériale : Wagram, Iéna, Pyramides, Austerlitz, Campo-Formio, Duroc, Cambronne... Dans le métro de Moscou, un arrêt à la station Kutuzovskaya conduirait Zazie à lancer un détonnant « Koutouzov mon cul ! ». Qu'imaginer alors pour les stations Waterloo et Trafalgar à Londres ? Pire

sans doute. Dans la proposition cinématographique que Louis Malle offre de *Zazie dans le métro* de Raymond Queneau, la loge de l'oncle Gabriel est ornée d'une affiche et d'un buste de Napoléon : est-ce pour assurer le confort du logis avec la potacherie classique du « Bonaparte manchot » (bon appartement chaud) ? La question demeure : pourquoi Zazie refuse-t-elle de visiter le tombeau de Napoléon ? À l'instar de l'historienne Natalie Petiteau, Zazie a peut-être constaté l'omniprésence de Napoléon : « L'histoire de l'Empire a mauvaise presse alors que Napoléon a envahi la littérature et la mythologie du XIX<sup>e</sup> siècle pour constituer ensuite un point de référence de la vie politique française, du moins jusque dans l'entre-deux-guerres, et pour demeurer, aujourd'hui encore, un personnage qui fait rêver quelques fanatiques ou qui inspire quelques romanciers, à l'heure où son tombeau est toujours l'un des monuments les plus visités en France<sup>2</sup> ». L'excentrique Zazie, même si elle n'est pas intéressée par Napoléon, ne peut lui échapper. Il habite les mémoires collectives, en France, en Europe mais aussi dans le monde. Dans le roman *Mon oncle Napoléon*, de l'auteur iranien Iradj Pezechkzad paru en 1970 et toujours interdit en Iran, le jeune Siâmak écrit à la craie sur une porte de l'oncle : « Napoléon est un con !<sup>3</sup> » – décidément – pour dénoncer la tyrannie du chef de famille.

Napoléon est omniprésent par son œuvre, dont il est aisé de dire qu'elle est aux fondements de notre société, mais aussi, et surtout, par l'image construite en grande partie par lui-même. La fascination pour le personnage et pour la période se développe dans une immense bibliographie. Jean Tulard, historien majeur de l'histoire napoléonienne, aime à répéter que plus de livres ont été écrits



sur Napoléon que de jours se sont écoulés depuis la mort de l'empereur, le 5 mai 1821. Ainsi, chaque nouvelle publication sur Napoléon a le mérite de maintenir vivace cette singulière statistique et d'ajouter quelques millimètres aux kilomètres linéaires d'une bibliothèque impériale. Des admirateurs les plus extatiques aux contempteurs les plus féroces, des fanas du détail aux historiens rigoureux – parfois il s'agit des mêmes –, la bibliographie napoléonienne peut donner l'impression que tout a été écrit sur l'Empire. Aurélien Lignereux, dans *L'Empire des Français, 1799-1815*, s'interroge dès les premières lignes de son ouvrage : « Une histoire du Consulat et de l'Empire est-elle possible ? Formulée de façon aussi abrupte, la question prête à sourire. À parcourir les rayons des livres d'histoire des librairies, grandes et petites, au sein desquelles Napoléon et ses hommes ne cèdent la tête des présents qu'à la Seconde Guerre mondiale et à ses drames ou à la guerre d'Algérie et à sa mémoire, on en vient plutôt à se demander si une histoire napoléonienne est encore faisable compte tenu de l'état pléthorique de la bibliographie<sup>4</sup> ». Outre les biographies de Napoléon, de ses proches et des dignitaires du régime impérial, il existe des livres sur chaque époque de la vie du grand homme, sur les grandes années du règne, des études sur les campagnes et sur à peu près toutes ses batailles.

Face aux dizaines de milliers de volumes sur l'Empire, l'histoire de Napoléon a pourtant été résumée en quelques lignes. Dans un manuel de cours élémentaire en usage dans les années 1950, l'histoire de Napoléon se construit en deux temps : « Le général Bonaparte gagnait toutes les batailles. Il en a profité pour se faire Empereur » puis « l'histoire de l'empereur Napoléon finit mal. C'est ce qui

arrive à ceux qui confisquent la liberté<sup>5</sup> ». Dans un autre manuel, le résumé est efficace : « Napoléon I<sup>er</sup>, empereur en 1804, a battu les Autrichiens, les Prussiens, les Russes, mais n'a jamais pu vaincre l'Angleterre. Finalement il s'est rendu aux Anglais<sup>6</sup> ». Sacha Guitry, qui incarne Talleyrand dans son *Napoléon*, résume lui aussi la vie de Napoléon en quelques mots : « Il exista naguère un être fabuleux – qui avait pourtant l'aspect d'un homme – qui naquit dans une île – rêva toute sa vie de conquérir une île – se retira dans une île – et qui, contre son gré, trépassa dans une île<sup>7</sup> ».

Napoléon traverse l'historiographie. Il est à la fois un sujet d'« histoire-bataille », de biographies, d'études détaillées à tel point que bien souvent, hélas, sa personne résume à elle seule la période de son règne. L'ensemble de la population française, et parfois européenne, se réduit alors à un homme. Pour illustrer cette idée, il est de bon ton de sortir de sa musette une confession de Musset, un enfant du siècle : « Un seul homme était en vie alors en Europe ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré<sup>8</sup> ». Chateaubriand quant à lui, constate dans ses *Mémoires d'outre-tombe* que « possédé de sa propre existence, Bonaparte avait tout réduit à sa personne ; Napoléon s'était emparé de Napoléon ; il n'y avait plus que lui en lui<sup>9</sup> ». Dès lors, tout devient Napoléon : des expressions telles « les institutions créées par Napoléon » ou encore « les victoires de Napoléon » nient, dans leur formulation, l'existence de centaines de milliers d'hommes et de femmes.

Napoléon, c'est l'anti-Pinagot, cet inconnu choisi au hasard dans les archives par l'historien Alain Corbin pour être le sujet d'une étude approfondie et sur lequel rien n'avait

été écrit. À l'inverse, avec Napoléon, c'est bombance de sources et d'études. Napoléon nourrit quelques auteurs et quelques éditeurs – il se vend bien, dit-on – mais le personnage reste difficile à cerner, peut-être parce qu'il fut bon militaire, sans doute parce qu'il mania la propagande avec brio pour construire son image. Napoléon devint un symbole. Plusieurs lectures cohabitent et se croisent : le Napoléon de la propagande impériale n'est pas le même que celui revisité à Sainte-Hélène, bien différent du Napoléon tyran ou du Napoléon fantasmé, plus éloigné encore du Napoléon confronté à l'étude rigoureuse de l'universitaire. Alors, qui était Napoléon ? Son agenda au jour le jour a été reconstitué<sup>10</sup>. Sa correspondance est publiée avec un désir d'exhaustivité<sup>11</sup>. Les sources sont nombreuses et accessibles, les travaux sont pléthoriques. Nous connaissons donc tout de Napoléon et nous peinons pourtant à le comprendre. Cette réflexion est déjà présente chez ses contemporains. Dès 1819, à Londres, paraît l'incroyable opuscule de l'anglais Richard Whately, économiste, théologien et archevêque de Dublin : *Historic doubts relative to Napoleon Buonaparte (Doutes historiques relatifs à Napoléon Bonaparte)*. Richard Whately s'interroge : peut-on prouver l'existence de Napoléon ? Absurdité ou boutade, dans son pamphlet, l'auteur se livre surtout à une réflexion intelligente sur la vérité historique. Il combat le scepticisme et le rationalisme du philosophe Hume. Pour cela, il choisit le personnage qui fascine le plus ses compatriotes. Les doutes sur l'existence de Napoléon sont le sujet d'une autre brochure, parue en 1836, au titre tout aussi intrigant : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*. L'auteur, Jean-Baptiste Pérès, bibliothécaire de la ville d'Agen, y démontre que Napoléon est un

mythe solaire : « Napoléon Bonaparte, dont on a dit et écrit tant de choses, n'a pas même existé. Ce n'est qu'un personnage allégorique. C'est le soleil personnifié<sup>12</sup> ». La preuve ? Pour les poètes, le soleil se nomme Apollon dont le nom ressemble à celui de Napoléon. La démonstration se développe en plusieurs points et est implacable : « Suivant la mythologie grecque, la mère d'Apollon s'appelait *Leto*, ou *Lêtô* (Λητώ). Mais si de *Leto* les Romains firent *Latone*, mère d'Apollon, on a mieux aimé, dans notre siècle, en faire *Letitia*, parce que *laetitia* est le substantif du verbe *laetor* ou de l'iusulté *laeto*<sup>13</sup> » et personne ne peut nier que Letizia est la mère de Napoléon. Pérès utilise ce procédé littéraire pour apporter une réfutation à *L'Origine de tous les cultes, ou la religion universelle* de l'athéiste Charles-François Dupuis qui expliquait le christianisme et les autres religions par l'astrologie. Ainsi, Richard Whately et Jean-Baptiste Pérès choisissent Napoléon comme référence et prétexte ultime à leur démonstration tant le grand homme est devenu, en moins d'une génération, une figure incontournable autant qu'insaisissable.

Le questionnement sur l'existence réelle de Napoléon est sans doute une boutade. Elle permet cependant de réfléchir au personnage historique : Napoléon n'existe pas. Plus précisément, le Napoléon qui est arrivé jusqu'à nous n'existe pas tant il est masqué par cette gangue mythologique formée des couches d'écrits qui lui ont été consacrés. Bien sûr, un homme du nom de Napoléon Bonaparte – Napoleone Buonaparte à sa naissance – a vécu à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle et ses actions ont transformé le monde. Ce qu'il a fait et ce

qu'il a dit a été largement commenté au point qu'il est impossible de tout lire sans sacrifier sa vie sociale.

Napoléon est entré dans la légende. Plus précisément, de son vivant Napoléon s'est raconté et a été raconté sous forme de légende, qu'il s'agisse d'une « légende dorée » – ou rose –, favorable, aussi bien que d'une « légende noire », accusatrice. Le nom de Napoléon claque comme un étendard ; son évocation attire un flot de références, de personnages, de batailles, d'anecdotes et d'images. Napoléon domine toutes les images de l'épopée. Il est de ces rares personnages historiques dont la silhouette est immédiatement identifiable, avec le petit chapeau, la redingote grise, l'uniforme vert de colonel de la garde et la main dans le gilet : succès rarement égalé de la mise en scène de sa propre personne. Selon l'historienne Annie Jourdan, « de la présentation de soi, qui a pour objectif d'acquérir un nom, symbole d'une personnalité, à la représentation qui sanctionne et amplifie une renommée ; de la représentation mentale à la représentation figurée et à l'Histoire qui perpétue l'image ainsi fabriquée et qui l'impose dans le panthéon de l'humanité, tout cela a préoccupé Napoléon à partir de ses premiers succès et jusqu'à l'échec final<sup>14</sup> ».

Nés de la légende dorée ou de la légende noire, les récits de la vie de Napoléon ont une histoire. Si l'existence de Napoléon est une évidence, la comprendre est une gageure. En effet, cohabitent, dès le surgissement de Bonaparte sur la scène publique, des écrits de propagande, qui confinent à l'hagiographie, et une littérature violemment critique des actions de Bonaparte. Ces deux courants se poursuivent durant l'Empire selon un vaste éventail allant de la forme la plus savante à la plus

populaire. Pour retracer l'historiographie napoléonienne, une lecture suffit : Natalie Petiteau, dans son *Napoléon, de la mythologie à l'histoire*, analyse la complexité des courants historiques pour lesquels, « de fait, la légende a bien davantage que l'histoire envahi les voies de la mémoire de cet épisode, qu'elle aille dans le sens de l'apologie ou dans celui du dénigrement systématique<sup>15</sup> ». Fascination et détestation, vulgarisation et érudition, de gauche ou de droite ; de la plume de Chateaubriand à celle de Jean-Marie Rouard, d'Albert Dieudonné sous la caméra d'Abel Gance à Christian Clavier à la télévision, de Beethoven à Serge Lama, des reconstitutions historiques aux jeux vidéo, Napoléon est une source d'inspiration inépuisable pour une production artistique et littéraire protéiforme. Le fanatique de l'Empire fut bien longtemps perçu comme le geek de l'histoire. Ce n'est pas tout à fait faux. Le grand frère du grand-père de son grand-père était l'empereur : Charles Napoléon fut un temps prétendant à la couronne impériale avant que cette ambition n'échoue à son fils ; il explique dans son *Napoléon, mon aïeul, cet inconnu* avoir constaté que « les esprits faibles sont fascinés par Napoléon<sup>16</sup> ». Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'historienne Laure Murat a intitulé son histoire politique de la folie au XIX<sup>e</sup> siècle : *L'homme qui se prenait pour Napoléon*<sup>17</sup>.

Par la réécriture de sa propre vie et par les écritures qui ont été faites de sa vie, la biographie de Napoléon est complexe. Le genre lui-même a longtemps posé question. C'est « l'illusion biographique » de Pierre Bourdieu : « Cette vie organisée comme une histoire se déroule, selon un ordre chronologique qui est aussi un ordre logique, depuis un commencement, une origine, au double sens

de point de départ, de début, mais aussi de principe, de raison d'être, de cause première, jusqu'à son terme qui est aussi un but<sup>18</sup> ». La biographie, longtemps critiquée, est remise à l'honneur, ne serait-ce que par l'espoir de provoquer un succès de librairie. Le *Bonaparte : 1769-1802* de Patrice Gueniffey est un moment magistral : « Aucun autre personnage de l'histoire ne s'est vu consacrer autant de biographies que Napoléon ; mais leur nombre n'est pas si élevé, rapporté à celui des ouvrages relatifs à l'époque, comme si de nombreux historiens avaient reculé devant les embûches de l'entreprise ou, finalement, hésité à choisir entre Napoléon et son temps ». Et Patrice Gueniffey d'ajouter : « Toute biographie étant à la fois reconstitution et interprétation, le genre ne participe pas d'une conception cumulative du savoir. Aucune biographie ne peut être "définitive", ni périmer à l'instant tout travail passé ou à venir<sup>19</sup> ».

La légende puis l'histoire, au sens d'une histoire universitaire, se sont emparées de Napoléon. Il est bien difficile, voire impossible, sans doute inutile et même dangereux, de traiter Napoléon sans prendre en compte sa légende, à savoir les images qu'il a créées et les images qui ont été fabriquées, toutes ces images qui habitent notre mémoire. Quelles sont les forces en présence ? La cavalerie de la propagande impériale combat l'artillerie de la « légende noire » des opposants à l'Empire ; les historiens et les écrivains qui se sont intéressés à la question sont, selon les cas, des généraux flamboyants ou de simples biffins. Images et discours contemporains de propagande ou de dénigrement, construction bonapartiste du mythe du sauveur, « légende noire », Napoléon romantique ou Napoléon de fiction, travaux d'historiens, la production

d'écrits sur Napoléon couvre un vaste champ de bataille. Au temps des témoins, qui se font parfois historiens, succède le temps des historiens qui puisent dans les écrits des témoins et dans les archives. Longtemps occupée par des apologistes conservateurs, l'historiographie napoléonienne s'est ouverte à de nouvelles approches. Ces différentes lectures ont elles-mêmes une histoire. Cela rend d'autant plus complexe la manière d'appréhender l'homme. Dans l'avant-propos de la biographie qu'il fait d'un grand homme, l'historien Thomas Snégaroff souligne combien la tâche est intimidante : « Parce que le destin qui s'y joue est exceptionnel, la tentation est forte d'écrire l'histoire d'un grand homme, d'en omettre les parts d'ombre pour ne garder que le mythe. Mais l'historien ne peut écrire une hagiographie, répéter une légende dorée construite par des partisans sans aucun autre souci que de réécrire l'histoire. Les mythes n'intéressent l'historien que s'ils sont interrogés, confrontés à un moment, à une historicité. Le risque est alors de s'éloigner de la biographie, de la vie d'un homme, pour écrire uniquement l'histoire de la construction d'un mythe<sup>20</sup> ». Thomas Snégaroff parle alors de John Fitzgerald Kennedy dont il est le biographe. Si le destin évoqué est celui du président des États-Unis d'Amérique, ces réflexions peuvent s'appliquer à Napoléon.

« J'éprouve une sorte de sentiment religieux en osant écrire la première phrase de l'histoire de Napoléon. Il s'agit du plus grand homme qui ait paru dans le monde depuis César<sup>21</sup> » : quand il décide d'en écrire la biographie, Stendhal ne cache pas son admiration pour Napoléon. Armand Dayot, auteur à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle



d'un *Napoléon raconté par l'image*, avoue la même admiration : « Merveilleuse et tragique destinée ! Gigantesque drame ! C'est le Prométhée d'Eschyle ! Et l'on s'étonne que de nos jours encore des historiens, des poètes, des peintres, s'éprennent d'un tel sujet, alors que des milliers d'années nous séparent des victoires de César et d'Alexandre qu'on célèbre sans cesse, et que nous sommes, pour ainsi dire, au lendemain de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de la campagne de France, du retour de l'île d'Elbe, de Waterloo, de l'agonie de Sainte-Hélène !<sup>22</sup> » L'épopée napoléonienne fascine car elle s'est exprimée sur le temps court. Une quinzaine d'années qui ont profondément marqué les esprits. L'épopée s'étend cependant aussi sur le temps long. Comprendre Napoléon, c'est jouer avec l'amplitude chronologique : le temps court d'une vie (1769-1821), plus court encore le temps de son action (de la prise de Toulon en 1793 à Waterloo en 1815), de son pouvoir (1799-1815) et de l'Empire (1804-1815). Des passerelles temporelles sont lancées vers le passé avec l'évocation récurrente de Charlemagne, de César ou d'Alexandre le Grand. À l'opposé, la légende napoléonienne se développe de nos jours encore.

La fascination tient également à la fulgurance des événements qui émaillent la période de la Révolution française et de l'Empire : « Tout se développait avant le moment avec une rapidité presque effrayante. Notre esprit, nos facultés mûrissaient avant la saison<sup>23</sup> » se rappelle la duchesse d'Abrantès. La fascination que produit l'évocation de Napoléon s'explique aussi par la rapidité des étapes qui ont conduit un enfant de petits notables corses à devenir un personnage hors normes : général

à vingt-quatre ans, Premier consul à trente, Empereur à trente-quatre. Sa précocité le fait chuter une première fois à quarante-cinq ans, à vivre un retour épique et à chuter de nouveau. Napoléon meurt à cinquante et un ans. Nombreux sont les jeunes gens à l'ambition démesurée et aux rêves insensés. Sans doute Bonaparte a lui aussi rêvé d'un destin d'exception. Il a pu vivre ce destin et devenir Napoléon. Heureusement, tous les jeunes rêveurs ne deviennent pas Napoléon, ce qui est une bonne chose pour la tranquillité du monde.

La construction de la légende dorée de Napoléon contribue sans nul doute à la fascination qu'exerce l'homme. Cependant, il est difficile de rester indifférent à la destinée exceptionnelle qui fit d'un jeune officier corse l'empereur des Français dont la domination s'est étendue à toute l'Europe. En effet, raconter la vie de Napoléon, c'est s'assurer un scénario bien ficelé, avec des origines modestes, une ascension fulgurante, une ambition et un courage démesurés, des coups d'éclat et des batailles, des scènes épiques et des trahisons, de l'amour – mais bien peu de sexe –, du suspens et du faste, des personnages hauts en couleur et une foultitude d'anecdotes. Le tout s'achevant par une déchéance terrible et un exil tragique. Un final hollywoodien ! Cette histoire demeure palpitante même si les rebondissements de l'épopée et la fin sont bien connus. Elle se revisite comme autant de remakes dont on compare les versions. À toutes les qualités du scénario doivent s'ajouter des dialogues ciselés. Les bons mots sont pléthores. Napoléon a produit une masse de petites phrases, parfois apocryphes ou arrangées, usées à force

d'être citées : « mon ambition était grande », « le mensonge passe, la vérité reste », « du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas », « c'est avec des hochets qu'on mène les hommes », « soldats, du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplant », etc.

Il n'est qu'à citer Napoléon lui-même, à Sainte-Hélène, quand il déclare : « Quel roman que ma vie !<sup>24</sup> ». Le propos est rapporté dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* par Emmanuel de Las Cases, compagnon d'exil de Napoléon. Quand il paraît en 1823, l'ouvrage connaît un grand succès. Pourtant, il s'agit là encore d'être prudent, car le manuscrit original du *Mémorial* a été perdu. Deux siècles plus tard, une copie oubliée en a été retrouvée à la British Library, à Londres : les Anglais avaient conservé la trace de ces écrits au moment d'expulser Las Cases de Sainte-Hélène en 1816. Comparer le manuscrit original et les ajouts de Las Cases – ou de ses éditeurs – est édifiant : « Quel roman que ma vie ! » est un de ces ajouts, qui a depuis connu un immense succès, car il reflète une réalité. La fascination pour les actions du grand homme tourne parfois au ridicule. Ainsi, sous le Second Empire, le journaliste et dramaturge Gaston Jollivet constate l'agitation des esprits quand le souvenir de Napoléon est évoqué dans les salons où il est possible de croiser des vestiges de l'Empire, comme le vieux comte Delamarre : né en 1790, il a participé aux campagnes du Portugal, de la Prusse, de Russie, de Saxe et de France. Président du Jockey-Club sous la monarchie de Juillet, il est devenu sénateur sous le Second Empire : « Les jeunes joueurs aimaient à faire causer le comte Delamarre. Une nuit où il s'était laissé aller à des souvenirs de la campagne de Russie, quelqu'un lui demanda

s'il avait jamais parlé à Napoléon. Sur sa réponse affirmative, les curieux se pressant autour de lui, il raconta :

– Nous étions devant la Bérésina (*sic*). Le maréchal Oudinot, dont j'étais l'officier d'ordonnance, me fit venir de grand matin et vivement :

– Allez dire à Sa Majesté que les ponts sont coupés.

Ni une ni deux, je cours à la tente de l'Empereur. On m'annonce. L'Empereur se lève à moitié sur son lit de camp. Je vois encore son serre-tête.

– Qu'est-ce que vous me voulez, lieutenant ?

– Sire, je viens de la part du maréchal, annoncer à Votre Majesté que les ponts sont coupés.

– Qu'est-ce qu'a dit l'Empereur ? s'écria d'une seule voix le petit groupe attendant la parole géniale, épique, définitive. Le vieux comte ne fit pas languir son monde.

– Il a dit : Eh bien ! comment allons-nous pouvoir passer ?<sup>25</sup> »

L'épopée napoléonienne fascine aussi parce qu'elle est l'objet de fantasmes. Il est d'ailleurs possible d'écrire un *Napoléon* grandguignolesque à partir de thèses fantaisistes vaillamment défendues par leurs thuriféraires. Ainsi, Napoléon serait né en 1768, fils du comte de Marbeuf, gouverneur de la Corse, amant de Letizia Bonaparte qui a suivi Marbeuf en Bretagne. D'ailleurs l'origine de ce prénom étrange, Napoléon, est évidente : il est né à Saint-Pol-de-Léon donc Na (né) Pol-Léon ! Il est en outre le descendant du Masque de fer qui a eu un enfant avec Mademoiselle Bonpart, fille du gouverneur des îles Sainte-Marguerite. Bonaparte fut sauvagement poignardé le 19 brumaire. De très petite taille, Napoléon a montré dès l'enfance des signes évidents de

son grand destin. Sanguinaire et conquérant, comparable à Alexandre et à Hitler, il est mort empoisonné à Sainte-Hélène en 1821. Les preuves scientifiques sont formelles : des traces d'arsenic ont été retrouvées dans ses cheveux ! Napoléon a donc été victime d'un empoisonneur opiniâtre puisque de l'arsenic était aussi présent dans ses cheveux prélevés dès 1805. Un bien mauvais empoisonneur comme le souligne Jean Tulard. À moins que Napoléon, véritable pop star, ne soit pas mort et vive aujourd'hui encore sur une île perdue au milieu du Pacifique en compagnie d'Elvis Presley et de Michael Jackson...

Toutes les révélations fracassantes sur Napoléon doivent-elles être rejetées ? Pour certaines sans aucun doute. D'autres en revanche, au-delà même des effets d'annonce, peuvent avoir un intérêt. Cependant, leur pertinence est toute relative : les révélations apportées par les analyses ADN – Napoléon I<sup>er</sup> et Napoléon III ne sont pas de la même lignée masculine –, si elles ne sont pas démenties par d'autres analyses, ne changent en rien ce que fut l'épopée.

Parce que son image a un écho dans le monde entier depuis maintenant plus de deux siècles, Napoléon est une référence universelle qui peut paraître immortelle. Pourtant, le bicentenaire de l'épisode napoléonien n'a pas été marqué par des commémorations d'ampleur. Napoléon fait-il peur à la République ? Le bonapartisme, tel qu'il s'est développé au XIX<sup>e</sup> siècle après l'Empire, a permis à Napoléon III de renverser la Deuxième République et de restaurer l'Empire. Le Second Empire s'effondre en 1870 après une défaite militaire et non par un rejet populaire. Le césarisme réprouvé par la III<sup>e</sup> République est celui de

Napoléon III et non de Napoléon I<sup>er</sup>. D'ailleurs, le bonapartisme reste pertinent pour comprendre d'une part les systèmes politiques actuels, comme la V<sup>e</sup> République, et d'autre part la posture de certains hommes politiques.

Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe* avoue l'ambivalence de ses sentiments pour Napoléon, « cet homme, dont j'admire le génie et dont j'abhorre le despotisme, cet homme m'enveloppe de sa tyrannie comme d'une autre solitude ; mais s'il écrase le présent, le passé le brave, et je reste libre dans tout ce qui a précédé sa gloire<sup>26</sup> ». Admiré ou honni, Napoléon ne laisse pas indifférent : « fasciner », c'est « tenir sous son empire<sup>27</sup> ». Il a en effet tenu ses contemporains sous son empire. Si « fasciner » est employé comme synonyme de « plaire », la question devient alors discutable. En revanche, s'il s'agit de l'« attrait irrésistible », il est incontestable que Napoléon fascine. Il est d'ailleurs impensable de faire l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle sans prendre en compte la personnalité de Napoléon.

\_\_\_\_\_ ill. 4, ill. 5  
\_\_\_\_\_ ill. 7

La représentation que nous avons de Napoléon est issue d'œuvres de propagande contemporaines (*Bonaparte franchissant le Grand-Saint-Bernard* en 1801 ou *Le Sacre* de David en 1808) ou postérieures (*Napoléon I<sup>er</sup> passant devant les troupes à la bataille d'Iéna* d'Horace Vernet en 1836) voire d'œuvres de fiction (*Napoléon* par Abel Gance en 1927). Napoléon reste omniprésent dans notre société, par les monuments (Arc de triomphe, colonne Vendôme, tombeau des Invalides...), par la toponymie urbaine (Rivoli, Austerlitz, Iéna...), par les créations impériales (Légion d'honneur, Cour des comptes, Code civil...) mais aussi par les stimuli que provoque la symbolique impériale (le petit chapeau et la redingote,

Sainte-Hélène...). Nombreux sont ceux qui doivent, parfois en partie, leur carrière, leur fortune, leurs honneurs à Napoléon : Ney (maréchal), Murat (maréchal), Murat (Inès et Laure), Jourdan (maréchal), Jourdan (Annie), Job (artiste), JOB (Jacques-Olivier Boudon), Jean Tulard, Thierry Lentz... Napoléon a marqué tous les champs de la création – la littérature, la peinture, la musique, le cinéma... – dans leurs formes les plus savantes et les plus populaires. La biographie de Napoléon ne peut se limiter à une chronologie commentée tant la personnalité est complexe. Le choix est fait ici de jouer avec les références selon la plus grande amplitude chronologique : de Chateaubriand à San-Antonio, de Las Cases à Sacha Guitry, le mythe de Napoléon investit plusieurs registres. Quant à la narration des détails de la vie du grand homme, à la description des batailles, il faut s'avouer vaincu d'avance : les effectifs – le nombre de pages – ne permettent pas de lutter contre les ouvrages coalisés qui en développent chaque aspect. Disons-le clairement : une énième synthèse sur Napoléon a bien peu d'intérêt sinon d'alimenter ce qui est en passe de devenir un genre littéraire plus qu'un travail d'historien. Cet exercice doit suivre un cap pour trouver un peu de pertinence. Raconter la vie d'un homme, plus encore d'un homme comme Napoléon, en un nombre limité de pages, oblige à faire de cette biographie une proposition personnelle. Tout ne pouvant être dit, des choix doivent être réalisés. Ici, deux axes de lecture nous ont guidés : le faste et la propagande. L'épisode napoléonien est riche en fastes militaires ; il l'est aussi en faste dont use Napoléon pour asseoir son pouvoir. Le déploiement de richesses a marqué les contemporains. L'empereur évolue dans la magnificence qu'il a

su construire. Elle sert de décor à la mise en scène de sa personne, parfois d'ailleurs pour se présenter humble au milieu de l'apparat.

Quant à la propagande, l'effet loupe est, avec la lecture téléologique des événements, un écueil dans l'étude du grand homme. Faire de Napoléon l'inventeur de la propagande, c'est nier l'œuvre des empereurs romains ou encore des rois absolus et même celle des révolutionnaires. Cependant, Napoléon a manié cet art comme rarement et dans un contexte inédit. Même si les grands moments d'un destin hors du commun sont incontournables, ils ne doivent pas faire oublier leur préparation. Dans la vie de Napoléon, ces temps intermédiaires sont essentiels pour comprendre comment s'est construite l'épopée.

Ainsi, nous irons de Napoleone Buonaparte à Napoléon le Grand en passant par le général Bonaparte. Des noms différents pour un même individu : la coquetterie, ou la rigueur historique, veut que l'on utilise la graphie correcte du patronyme utilisé par l'intéressé selon les différentes périodes de sa vie. Il y a une réalité historique : jusqu'à la campagne d'Italie, il signe Buonaparte. Apparaît ensuite le général Bonaparte. Pourtant, Buonaparte ne disparaît pas : la charge politique qui vise à discréditer l'empereur en fustigeant ses origines étrangères transparaît par l'utilisation de ce nom originel par ses opposants. Napoléon a su faire de son prénom, jusqu'alors inconnu en Europe, un patronyme dont la seule évocation provoque l'effroi ou l'admiration. La résonance de ce prénom dépasse les pays, les classes sociales et les générations. Il envahit la politique, les arts, les esprits. L'historien ne pourra jamais mesurer combien Napoléon est



présent dans les conversations, sinon par le prisme des écrits.

Dans le *Médecin de campagne*, paru en 1833, Balzac présente Goguelat, un vieux grenadier de la Garde impériale décoré de la main de l'empereur. L'action se passe sous la Restauration. Dans une grange, pour la veillée, il est invité à raconter l'histoire de « ce dieu du peuple » selon un membre de l'assistance. Dans un premier temps, Goguelat refuse : « J'aime mieux vous raconter toute une bataille. Voulez-vous Champ-Aubert, où il n'y avait plus de cartouche, et où l'on s'est astiqué tout de même à la baïonnette ? » L'auditoire insiste et Goguelat s'exécute : « Le fantassin se leva de dessus sa botte de foin, promena sur l'assemblée ce regard noir, tout chargé de misère, d'événements et de souffrances qui distingue les vieux soldats. Il prit sa veste par les deux basques de devant, les releva comme s'il s'agissait de recharger le sac où jadis étaient ses hardes, ses souliers, toute sa fortune ; puis il s'appuya le corps sur la jambe gauche, avança la droite, et céda de bonne grâce aux vœux de l'assemblée. Après avoir repoussé ses cheveux gris d'un seul côté de son front pour le découvrir, il porta la tête vers le ciel afin de se mettre à la hauteur de la gigantesque histoire qu'il allait dire<sup>28</sup> ».

Cette gigantesque histoire, racontée par le peuple et pour le peuple dans une grange, l'est aussi dans les salons de la haute société, toujours sous la plume de Balzac. Dans le recueil de nouvelles *Contes bruns*, paru en 1832, Balzac livre *Une conversation entre onze heures et minuit*. L'ombre impériale plane sur les courts récits qui ponctuent la conversation mais quand le nom de Napoléon est cité, la réaction est immédiate : « Oh ! Napoléon, Napoléon !

répondit un de nos grands poètes en levant les bras vers le plafond, par un mouvement théâtral. Qui pourra jamais expliquer, peindre ou comprendre Napoléon !... Un homme qu'on représente les bras croisés, et qui a tout fait ; qui a été le plus beau pouvoir connu, le pouvoir le plus concentré, le plus mordant, le plus acide de tous les pouvoirs ; singulier génie, qui a promené partout la civilisation armée sans la fixer nulle part ; un homme qui pouvait tout faire parce qu'il voulait tout<sup>29</sup> ».

Pour parler de cet homme qui voulait tout, il faudrait donc lever la tête vers le ciel, comme Goguelat, et faire un mouvement théâtral, comme le poète de Balzac. Avec un peu plus de retenue, nous suivrons la vie de Napoléon en portant une attention particulière au faste et à la propagande. Nous jouerons avec les multiples représentations que ce destin hors normes a produites en son temps et au gré des mouvements de l'histoire, des témoins de l'épopée aux évocations les plus inattendues. Ainsi, Caulaincourt discute avec Coluche, Lamartine avec Serge Lama, Hugo avec Jean Yanne et Ingres avec Desproges. Enfin, nous apprendrons peut-être pourquoi Zazie n'a aucun intérêt pour Napoléon, « cet enflé, avec son chapeau à la con ! ».

## Napoleone Buonaparte

À quel moment Napoléon surgit-il ? En 1793, au siège de Toulon ? L'importance accordée à l'événement tient davantage de la construction historique de l'épopée napoléonienne que de la réalité du combat. Le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795) quand il repousse l'insurrection royaliste à Paris ? Là encore, l'action de Bonaparte a été amplifiée par la propagande. En 1796, lors de la campagne d'Italie ? L'aventure italienne est sans conteste l'occasion d'un foisonnement de gravures représentant le général Bonaparte. Cette volonté de diffuser le portrait, plus ou moins arrangé, du jeune général montre combien était forte l'attente de découvrir le visage du nouveau héros de la République. Mais qu'en est-il des représentations de Napoléon Bonaparte avant cette ascension fulgurante ?



*Mio caro amico Buonaparte, Pontornini, del 1785, Tournone.*

© RMN-Grand Palais (musée des châteaux de Malmaison et Bois-Préau)/  
Gérard Blot.

## Le premier portrait

Tournon, 1785. Napoleone Buonaparte a 16 ans. Le jeune lieutenant quitte l'École militaire de Paris pour le régiment d'artillerie de La Fère, à Valence, en Provence. À Tournon, dans les environs de sa ville d'affectation, il retrouve un camarade, Pontornini, qui réalise son portrait : Buonaparte, de profil, regarde vers la droite. Pontornini dédicace et signe : « *Mio caro amico Buonaparte, Pontornini, del 1785, Tournone* ». Marque d'amitié ou loisir de garnison, ce dessin n'est pourtant pas insignifiant : il s'agit du premier portrait que l'on connaisse de Napoleone Buonaparte. D'ailleurs, près d'un siècle plus tard, l'historien Armand Dayot ne s'y trompe pas. Alors qu'il rédige

son *Napoléon raconté par l'image* (1895), ouvrage destiné à un large public, il insère dans son texte une note de bas de page pour accompagner le portrait réalisé par Pontornini : « Portrait inédit de Bonaparte, fait aux deux crayons, à Brienne, par un de ses condisciples. [...] Cette très intéressante image peut être considérée comme le premier portrait de Bonaparte fait d'après nature<sup>1</sup> ». Il s'agit là d'une belle trouvaille. Dayot fait cependant une petite erreur : en 1785, Napoléon n'était plus à l'école de Brienne mais à l'École militaire de Paris, jusqu'en septembre, puis à Valence. Il s'agit sans doute d'une lecture erronée de la date : Dayot a dû lire 1783 ; il est vrai que le 5 est difficile à déchiffrer. L'indication du lieu où a été fait le dessin aurait pu aider Dayot : « Tournone », c'est bien Tournon, près de Valence. Peu importe. L'histoire de ce premier portrait de Bonaparte est intéressante. Nous ne savons rien de ce qu'il est devenu après sa réalisation. Il est arrivé entre les mains du collectionneur Prosper de Baudicour qui l'a offert en 1853 au musée des Souverains, tout juste créé par Napoléon III, le neveu de Napoléon I<sup>er</sup>, dans le but d'accroître sa légitimité en magnifiant la dynastie fondée par son oncle. Cette donation de Baudicour a fait grand plaisir au comte de Nieuwerkerke, surintendant des musées impériaux, qui le remercie dans une lettre en juin 1853 : « Cette œuvre, disait-il, sera d'autant plus digne d'exciter l'attention publique qu'elle est probablement la seule qui retrace l'image du jeune homme à l'âge où il ne pouvait pressentir tout ce que lui réservait son glorieux avenir ». En 1870, à la chute du Second Empire, le musée des Souverains disparaît et le dessin est déposé au Louvre puis à Versailles, en 1896. En 1912, le musée de Versailles le met en dépôt à Malmaison où il se

trouve aujourd'hui encore. Les biographes de Napoléon ne manquent pas d'utiliser comme source le portrait de Pontornini. Arthur Chuquet, auteur de *La Jeunesse de Napoléon* (1897), place le portrait en frontispice de son livre et précise que Buonaparte « alla voir à Tournon, à quatre lieues de Valence, un sien compatriote, un artiste du nom de Pontornini, pour causer avec lui de la patrie, et ce Pontornini qui l'appela bientôt son *caro amico*, lui fit son portrait, le premier qu'on ait de Bonaparte : profil ferme et accentué, cheveux longs et couvrant la moitié du front, bouche fine, et dans l'ensemble de cette physionomie d'un jeune homme de seize ans une expression singulière de sérieux et de gravité<sup>2</sup> ». Plus près de nous, dans son *Napoléon* (1997), l'historien prolifique Max Gallo écrit : « Lorsqu'il apprend qu'un compatriote, un artiste du nom de Pontornini, habite Tournon, à quatre lieues de Valence, Bonaparte s'y rend aussitôt, pour parler de la patrie absente, entendre le nom de sa langue. L'homme l'accueille avec enthousiasme. Leur conversation ne cesse qu'à la nuit, et pendant qu'elle se déroule, Pontornini trace un portrait de Bonaparte, le premier qu'on lui ait jamais fait<sup>3</sup> ». Michel Vergé-Franceschi, dans *Napoléon, une enfance corse* ne dit pas autre chose mais date le portrait de 1786<sup>4</sup>. Le portrait de Bonaparte par Pontornini est donc essentiel parce qu'il est le premier. Il nous montre Bonaparte à seize ans, les cheveux longs, qui tombent sur son front, sans doute signe d'un tempérament révolté, et le regard droit, fier, tel un jeune homme certain de son destin. Avec une réserve cependant, de taille : ce portrait est un faux !

Dès 1853, ce dessin avait été reçu avec prudence au musée des Souverains où les conservateurs mirent du

temps avant de l'exposer et ne l'inscrivirent pas dans le catalogue. Frédéric Masson, historien de Napoléon, est lui aussi circonspect devant ce portrait. Dans son *Napoléon inconnu*, paru en 1895, il parle d'un « curieux portrait de Bonaparte » et précise : « Je ne crois pas que Napoléon ait prononcé nulle part le nom de Pontornini<sup>5</sup> ». En 1914, Paul Dupuy, secrétaire de l'École normale supérieure, livre dans la *Revue de l'art ancien et moderne* une démonstration argumentée qui le conduit à conclure que « ni à l'école de Brienne, ni à l'École militaire [de Paris], ni au régiment de la Fère, il n'est possible que Bonaparte ait été coiffé et vêtu comme il l'est dans le dessin Pontornini<sup>6</sup> ». En effet, Bonaparte y apparaît avec une coiffure à la mode sous la Révolution, les cheveux tombant sur le front et sur les oreilles. L'hypothèse d'un Buonaparte *fashion victim* en avance sur les modes ne tient pas : il est impossible qu'un jeune militaire de l'Ancien Régime soit autorisé à sortir ainsi. Qui peut bien être le jeune homme représenté sur ce dessin ? Est-ce un élève de l'école de Brienne ? Est-ce un cadet-gentilhomme de l'École militaire de Paris ? Est-ce un lieutenant en second au régiment de La Fère, près de Valence ? En aucun cas, en raison de la coiffure et de l'uniforme. En revanche, le dessin respecte les codes adoptés pour représenter Bonaparte lors de la campagne d'Italie en 1796. En effet, la fulgurance des victoires françaises a provoqué un engouement pour le jeune général en chef jusqu'alors peu connu. Ses portraits sont diffusés en masse pour répondre à la demande. L'une des plus célèbres gravures a été éditée par Agnelli, à Milan, copiée à de nombreuses reprises avec plus ou moins de talent. Le dessin, dit de Pontornini, est donc la reproduction, sans doute par le biais de gravures intermédiaires,

d'une gravure d'origine milanaise. Paul Dupuy remarque d'ailleurs que « le Bonaparte de la gravure d'Agnelli pense et regarde à l'infini ; celui du dessin Pontornini ne pense et ne voit pas plus loin que le bout de son énorme nez<sup>7</sup> ». Qu'il s'agisse de l'œuvre d'un faussaire dans un but de tromperie ou de la copie d'une gravure sur laquelle a été rajoutée l'annotation « *Mio caro amico Buonaparte* » avec une fausse date, il n'en reste pas moins que ce faux portrait est riche d'enseignement : la fabrication d'un portrait antidaté de Bonaparte souligne le manque d'informations iconographiques sur les premières années de celui qui, dès la campagne d'Italie, envahit l'Europe avec son image. Ce portrait veut aussi donner l'impression que le destin de Napoléon s'annonce dès son jeune âge.

### **Quand l'enfant paraît**

À Londres, en octobre 1813, une petite foule se presse devant le magasin de Rudolph Ackermann, éditeur de gravures : un nouveau dessin représente la naissance de Napoléon, *Birth of Bonoparte (sic)*<sup>8</sup>. Le papa et la maman, modestement vêtus, sont assis sur un tapis fleurdélié. Ils sont hideux et s'embrassent. Dans cette caricature anglaise, Napoléon est le fils du diable et de sa femme. C'est faux : Napoléon ne peut pas revendiquer une ascendance aussi prestigieuse. À la différence des rejetons des grandes familles, il n'existe pas de portrait de Napoléon enfant. La famille Buonaparte, si elle est réputée en Corse, n'est pas prééminente : « Il naquit loin des sphères dirigeantes et des palais dorés, au sein d'une famille nombreuse et obscure d'un peuple d'humbles bergers sur une île perdue au milieu de la Méditerranée<sup>9</sup> » résume



l'historien Éric Anceau. S'il existe des gravures et des tableaux mettant en scène le jeune Napoléon, en Corse ou encore à Brienne, il s'agit surtout d'œuvres composées tardivement, au plus tôt quand Buonaparte est devenu le général Bonaparte, lors de la campagne d'Italie, en 1796. Il a alors vingt-sept ans.

La question des origines se pose dès que Bonaparte perce sous Buonaparte et plus encore quand apparaît Napoléon. Les Buonaparte sont originaires de la petite noblesse de Sarzane, ville italienne située en Ligurie, toute proche de la Toscane. Une branche de la famille Buonaparte s'est installée en Corse au début du xvi<sup>e</sup> siècle avec Francesco Buonaparte, dit le Maure. Au xviii<sup>e</sup> siècle, la Corse est sous domination génoise à laquelle s'opposent les Corses dont les Buonaparte. L'île n'est pas en périphérie des préoccupations politiques en Europe : les mouvements indépendantistes corses s'inspirent des Lumières et, dès 1755, une constitution est mise en place. Jean-Jacques Rousseau, dans *Du contrat social*, glisse quelques lignes sur le cas corse : « Il est encore en Europe un pays capable de législation ; c'est l'île de Corse. La valeur et la constance avec laquelle ce brave peuple a su recouvrer et défendre sa liberté mériteraient bien que quelque homme sage lui apprit à la conserver. J'ai quelque pressentiment qu'un jour cette petite île étonnera l'Europe<sup>10</sup> ». Une lecture téléologique et déformée donne sens à la formule. Après des décennies de lutte incarnée par Pasquale Paoli, figure majeure du mouvement indépendantiste, la Corse devient française par le traité de Versailles, le 15 mai 1768. La Corse, cédée par Gênes à la France, conserve toutefois son désir d'indépendance. La résistance corse est vaincue en mai 1769 à la bataille de Ponte Novo, à propos de

laquelle Voltaire, dans son *Précis du siècle de Louis XV*, remarque : « On trouve partout de la valeur, mais on ne voit de telles actions que chez des peuples libres<sup>11</sup> ». La résistance fut belle sans doute, tout au moins telle qu'elle fut racontée : à Ponte Novo, les cadavres et les corps des blessés servent de rempart aux combattants. Dès lors, le statut de l'île change. La Corse est française et Paoli s'exile en Angleterre. C'est dans ce contexte que naît Napoleone Buonaparte le 15 août 1769 à Ajaccio. Personne ne peut imaginer que cette date fera polémique.

En 1826, Jean Eckard publie une brochure intitulée *Question d'état civil et historique : Napoléon Bonaparte est-il né Français ?* Il y avance que Napoléon n'est pas né le 15 août 1769 mais le 5 février 1768, date qui apparaît sur l'acte de mariage de Napoléon avec Joséphine en 1796. La discussion conduit Bourrienne, camarade d'enfance de Napoléon, à faire dans ses *Mémoires* une mise au point sur la « date authentique de la naissance de Bonaparte<sup>12</sup> » : Napoléon est bien né le 15 août 1769. Pourtant, Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, reprend la thèse d'une date de naissance erronée : « Bonaparte s'est-il rajeuni d'un an afin de se trouver français, c'est-à-dire afin que sa naissance ne précédât pas la date de la réunion de la Corse à la France ? Cette question est traitée à fond d'une manière courte, mais substantielle, par M. Eckard : on peut lire sa brochure. Il en résulte que Bonaparte est né le 5 février 1768, et non pas le 15 août 1769, malgré l'assertion positive de M. Bourrienne (*sic*). C'est pourquoi le Sénat conservateur, dans sa proclamation du 3 avril 1814, traite Napoléon d'étranger<sup>13</sup> ». Ainsi, la date de naissance de Napoléon a été un enjeu politique, notamment à la fin de l'Empire quand se pose la

question de la légitimité des souverains européens dont certains ont été déposés par Napoléon. Faire de Napoléon un étranger est un argument utilisé par les pamphlétaires bâtisseurs de la légende noire. Selon Chateaubriand, la Corse avait été cédée à la France après la naissance de Napoléon, tout au moins pendant sa vie fœtale : « D'après les calculs les plus indulgents, Napoléon ne serait encore Français que de quelques heures de nuit dans le sein de sa mère. Eh bien, s'il n'a été que le citoyen d'une patrie douteuse, cela classe à part sa nature : existence tombée d'en haut, pouvant appartenir à tous les temps et à tous les pays<sup>14</sup> ». La question ne fait aujourd'hui plus polémique : Napoléon est né le 15 août 1769, issu d'une famille reconnue et respectée, ne serait-ce que par les alliances nouées avec des familles illustres de la Corse. De petite noblesse, apparentés à des notables, les Buonaparte possèdent quelques maisons et des terres sur lesquelles pousse de la vigne. D'après Laure Junot, duchesse d'Abrantès, issue de la communauté grecque installée en Corse, « la famille Bonaparte, loin d'être riche, pouvait être regardée comme pauvre<sup>15</sup> ». La duchesse est-elle une source fiable, elle que Théophile Gautier avait surnommée la duchesse d'Abacadabrantès ? Ses Mémoires sont parfois sujets à caution. Bourrienne quant à lui assure que « Bonaparte était donc ce que l'on est convenu d'appeler *bien né*<sup>16</sup> ».

Son père, Carlo Buonaparte (Charles Buonaparte) avait épousé en 1764 Letizia Ramolino ; huit de leurs enfants atteignent l'âge adulte : Giuseppe (Joseph, né en 1768), Napoleone (Napoléon, en 1769), Luciano (Lucien, en 1775), Maria Anna (en 1777), Luigi (Louis, en 1778), Maria Paoletta (en 1780), Maria Anunziata (en 1782) et

Geronimo (Jérôme, en 1784). Letizia Ramolino est présentée comme ayant été la plus belle femme de Corse, mais peut-il en être autrement pour la mère du futur empereur ? Née en 1750, elle a dix-neuf ans quand elle donne naissance à Napoleone. D'ailleurs, quel étrange prénom ! S'il est rare, il a été déjà porté en Corse, notamment par un grand-oncle de Napoléon, mort en 1767, qui a sans doute inspiré Carlo et Letizia quant au choix du prénom. Saint Napoléon a existé puisque l'Église l'a décidé : un Neopolus, martyr napolitain ou bien alexandrin, a été exhumé tardivement du martyrologe, c'est-à-dire après que Napoléon s'est imposé comme figure incontournable. Les sœurs de Napoléon ont changé leur prénom pour en choisir un qui leur plaisait : Maria Anna est devenue Élixa, Maria Paoletta est devenue Pauline et Maria Anunziata s'est fait appeler Caroline. Napoléon a conservé le sien, contribuant ainsi à intriguer ses contemporains.

La famille Buonaparte s'est opposée à l'occupation génoise puis à la présence française en Corse. Carlo, père de Napoleone, a d'ailleurs lutté pour l'indépendance de son île aux côtés de Paoli. Pourtant, quand la France impose son pouvoir en Corse, Carlo devient « l'homme lige des Français<sup>17</sup> », selon l'expression de Patrice Gueniffey. Carlo, devenu Charles, est maintenant proche du gouverneur de l'île, le comte de Marbeuf, que les Buonaparte fréquentent. De là naît la rumeur qui fait de Marbeuf le père biologique de Napoléon. L'hypothèse d'une relation entre Letizia et le gouverneur de Corse n'est pas à rejeter, que Napoléon en soit le fruit est cependant douteux. En revanche, la question peut se poser pour les cadets de Napoléon.